

LA MATIÈRE DES RÊVES

Je dormais dans une chambre du château, la plus haute habitable. Le soir je m'y repliais comme une araignée remonte sa toile : j'éteignais les lumières au rez-de-chaussée après avoir pris soin de fermer les accès sur le jardin, au premier étage je fermais les volets, puis les lumières, de même au deuxième, et l'obscurité me suivait, elle s'épaississait devant moi, je ne gardais qu'un pan de lumière dans le dos, celui de ma chambre, puis la flamme d'une bougie une fois la porte refermée sur moi, enfin plus rien : la nuit noire, compacte, sa densité rassurante comme un linceul tendu sur mes yeux – et les rêves s'emparaient de moi.

L'animal étouffait, dans sa cage, il ahanait, il soufflait, les yeux fous.

J'avais ouvert les yeux une première fois, puis j'avais replongé.

À nouveau, l'animal dans sa cage. L'habi-

tacle rétrécissait et l'animal tremblait, tétanisé. Ou bien était-ce lui qui grossissait ? Ses yeux aveugles me fixaient, appelaient. La cage diminuait encore – Alice au pays des phobies.

Je m'étais réveillé une nouvelle fois, la nuit se poursuivait, sans aspérité. J'avais ramené le drap sur moi, je m'étais retourné sur le matelas, j'avais fermé les yeux et le sommeil avait repris ses droits.

La cage avait habité ma nuit, entièrement : chaque réveil me rendait le souffle paniqué de l'animal, et je me tenais la poitrine quelques minutes avant de comprendre. Ce n'était qu'un rêve. Ce n'était rien de plus, une fois encore, qu'un rêve.

Je n'utilise pas le mot cauchemar. Il ne me vient pas. Outre son étymologie parfaite – oppression de la poitrine, anxiogène –, le mot me fait sourire. Il ne rétribue pas la teneur de mes nuits, la charge intense de mes visions. Il ne fait écho qu'au phénomène physique associé au rêve. Il ne dit pas combien l'imagination travaille, il ne rend pas hommage à la puissance créatrice du cerveau humain.

J'ai vécu plusieurs morts, j'ai parfois vécu

LA MATIÈRE DES RÊVES

la même, répétée, multipliée. Nombre de tortures et de persécutions. J'ai été poursuivi, chassé, mutilé, mangé, j'ai été traqué, je me suis perdu dans des garages, des forêts, des maisons que je connaissais pourtant mais dont les pièces mille fois parcourues se dérobaient sous mes pas. J'ai assisté à autant de massacres et de tourments endurés par mes pairs – connus ou inconnus. Je les leur ai infligés parfois. J'ai été le bourreau et la victime, de part et d'autre de la hache. J'ai vu ma tête rouler, j'ai senti mes vertèbres craquer, mes os se briser. Il m'est arrivé de me réveiller en hurlant, le corps en sueur, il m'est arrivé de trembler tellement fort que je réveillais mon partenaire, il m'est arrivé de ne pas vouloir me rendormir après la violence d'un rêve, conscient qu'il m'attendait au coin des paupières closes, tapi comme une bête prête à bondir. J'ai passé des nuits blanches par peur des rêves ; il m'est arrivé au contraire de me réjouir de retrouver l'horreur de mes nuits, non par masochisme, mais pour ce que le rêve offrait de matière à la création.

Le souffle de l'animal s'intensifiait, je percevais les battements de son cœur à présent,

son haleine devenait mon haleine, il souffrait et je souffrais comme lui, et je me réveillais, incapable de respirer. La cage thoracique se gonflait, j'expirais bruyamment, puis dans un sursaut, je replongeais vers les abysses du rêve. La cage frappait le sol, elle n'explosait pas et les pattes de l'animal crevaient les barreaux, s'y blessaient. Ses dents rongeaient le métal, sa langue saignait, il ruait et la cage se déplaçait maintenant, par à-coups sur le sol. Il fallait absolument s'extirper de ce rêve, je n'allais pas y survivre.

J'avais ouvert les yeux : la lumière du jour entrait par une des fenêtres de la chambre dont je n'avais pas fermé les volets. Elle dessinait un carré de clarté blanche sur le mur opposé à mon lit, qui me fixait posément. J'avais repoussé les draps et j'avais marché vers la lumière. J'avais posé ma main en son centre et j'avais retrouvé mon calme.

J'étais sorti de la chambre, j'avais fait le chemin à l'envers – sur les marches, les faucheuses aux longues pattes fuyaient mes pieds nus, disparaissaient dans les anfractuosités de la pierre. J'avais ouvert les volets, j'avais laissé la lumière reconquérir sereinement l'espace qu'elle avait abandonné à l'obscurité la veille.

LA MATIÈRE DES RÊVES

J'avais marché vers une chambre du rez-de-chaussée, dont j'avais poussé doucement la porte.

Sur le lit, le corps de mon grand-père reposait.

Quelques années plus tard, j'écrirais *Les cages*.

LAURENT HERROU

à Paris, le 13 septembre 2011.